

Daniel Pennac et Maurice G. Dantec La revanche des boucs émissaires

Hélène Gaudreau

Numéro 62, hiver 1995–1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21236ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, H. (1995). Daniel Pennac et Maurice G. Dantec : la revanche des boucs émissaires. *Nuit blanche*, (62), 25–27.



Daniel Pennac et
Maurice G. Dantec

photo: Jacques Sassièr/Callimard

Maurice G. Dantec

La revanche des boucs émissaires

Les limites entre les différents genres romanesques que sont l'espionnage, la science-fiction et le policier ne sont pas toujours étanches, il s'en faut de beaucoup. *Monsieur Malaussène*¹ et *Les racines du mal*² brouillent les frontières encore davantage parce que s'y ajoute, avec les meilleurs ingrédients de base des récits habituellement rangés dans la paralittérature, un assaisonnement que l'on s'attend davantage à retrouver dans la Grande Littérature.

Par
Hélène Gaudreau

En l'occurrence et malgré des différences fondamentales dans le ton et la manière qui opposent pratiquement les deux romanciers l'un à l'autre, il est remarquable que le dernier Pennac et le dernier Dantec partagent l'abondance des références culturelles et, parmi ces références, un penchant sensible pour les allusions religieuses ou mystiques. Signe des temps ? Allons-y voir de plus près.

Le Christ de Belleville

Monsieur Malaussène est bien sûr un polar excitant où, sur fond d'un mystérieux trafic de tatouages, se multiplient les meurtres aux mobiles sombres, décrits avec des raffinements de cruauté dignes des séries noires. L'horreur est cependant toujours désamorcée avant de devenir insupportable par l'humour imprévisible et intarissable de Daniel Pennac. Ce dernier, ses fidèles lecteurs le savent, n'a pas peur de l'invraisemblable et donne même parfois carrément dans un curieux mélange de fantaisie et de science-fiction. Dans *Monsieur Malaussène*, le docteur Berthold réédite en effet un exploit chirurgical digne de la

quadruple greffe reins-pancréas-cœur-poumons qui avait carrément rendu la vie à Benjamin dans le roman précédent (*La petite marchande de prose*). Mais le dernier Pennac est aussi un panégyrique de Belleville, quartier populaire multi-ethnique en voie d'être rasé par les promoteurs immobiliers, de même qu'un véritable hommage aux arts en général et — centenaire oblige — au cinéma en particulier. Le cinéphile y reconnaîtra avec plaisir plusieurs clins d'œil aux grands classiques du répertoire. Cet hommage n'est cependant pas inconditionnel, car c'est la vie, célébrée avec humour, mais aussi avec ironie, qui s'impose au dénouement de cette histoire dont les multiples ramifications sont le prétexte de rebondissements inattendus, qui impliquent de nombreux personnages colorés aux réparties savoureuses.

Ainsi, il vaut mieux avoir fréquenté la trilogie (*La fée Carabine*, *Au bonheur des ogres*, *La petite marchande de prose*) avant de faire connaissance avec *Monsieur Malaussène*, histoire d'appriivoiser la tribu, de comprendre les allusions aux disparus et de replacer les très nombreux personnages dans leurs contextes. Car, heureusement pour la littérature, Daniel Pennac ne prend ses lecteurs ni par la main ni pour des imbéciles. Bref, si le plaisir est vif et impérieux le désir de connaître la fin, il faut néanmoins savourer chacune des phrases et savoir prendre son temps pour mesurer la finesse de la construction et l'ampleur des références culturelles.

À cet égard, il y a sans doute plus d'allusions littéraires implicites que je ne pourrai jamais en relever, des classiques comme des modernes : parmi d'autres,

Zola, Valéry, Larbaud et Kafka côtoient Sophocle, Shakespeare et La Rochefoucauld... Pétri de littérature, de cinéma et de peinture, *Monsieur Malaussène* recèle également une bonne mesure d'allusions au livre des livres : *La Bible*.

D'entrée de jeu, le thème de la crucifixion est exploité dans une mise en scène destinée à décourager les huissiers de vider le logement d'une famille pauvre. L'humour au goût de sauce harissa attribué à des enfants délurés révèle une mission sociale pour démunis, improvisée

et occupée à faire souffrir. Le récit de son procès, inique à souhait, est par ailleurs un savoureux exemple de mystification littéraire à l'intérieur même de la fiction. Mais n'en disons pas plus pour, comme le recommande Clouzot aux spectateurs à la fin des *Diaboliques*, ne pas gâcher le plaisir de ceux qui n'auraient pas encore lu ce dernier Pennac.

En guise d'apôtres, nous retrouverons douze élus, soigneusement triés sur le volet parmi une masse de cinéphiles vendus au pouvoir de l'argent, élus qui

Daniel Pennac et Mau

par des émules de l'abbé Pierre. Les allusions bibliques et culturelles se multiplient ainsi plus ou moins discrètement, appuyées efficacement par une onomastique subtilement inspirée de l'histoire sainte et de grands classiques de la littérature. En témoignent entre autres les titres de quelques chapitres : « Fils de Job », « Suzanne et les cinéphiles » pour la bible ; ou « Barnabooth » quant à la littérature.



Pour les correspondances bibliques, il faut évidemment compter avec Benjamin Malaussène. Ce « fils de famille », bouc émissaire de profession qui tenait incidemment lieu d'homme de paille, était donné comme mort et miraculeusement revenu à la vie dans *La petite marchande de prose*. Bon point de départ pour s'autoriser d'une analogie christique, même si elle s'annonce par une résurrection qu'on attend normalement au dénouement ! Dans *Monsieur Malaussène*, le Benjamin éponyme endosse évidemment tous les crimes, présents et passés, de cette (in) humanité souffrante

auront le privilège d'assister à la représentation d'un film unique, testament d'un cinéaste d'un genre particulier, destiné à être détruit après la représentation. La trahison involontaire d'un ami, Judas de circonstance, fera échouer l'entreprise, qui sera finalement complètement déournée de son sens. Il n'est évidemment pas nécessaire de voir là un message pour admettre une étrange ressemblance.

Mélange de Marie-Madeleine et de Marie tout court, une religieuse-flic, mère Teresa des prostituées menacées par un trafic de tatouages, se retrouve

enceinte sans avoir rien fait pour le devenir. Si un homme y est pour quelque chose, elle n'en saura ni le pourquoi ni le comment — et le lecteur non plus — pratiquement jusqu'à la fin. Une histoire de vierge devenue mère pendant son sommeil qui rappelle par ailleurs

étrangement, dans sa mise en place, *La marquise d'O* d'Heinrich von Kleist (qui a inspiré à Éric Rohmer un film en allemand).

Mais il ne s'agit pas ici, comme le *Jésus de Montréal* de Denys Arcand d'une analogie systématiquement construite, encore moins, malgré le mélange du plausible et de l'invraisemblable évoqué plus haut, d'une sorte d'épopée mystique.



Daniel Pennac semble plutôt s'être amusé à multiplier les références, les métaphores et les comparaisons, et à les disperser au profit d'une intrigue savamment dosée, au gré d'une imagination d'autant plus fertile qu'elle est nourrie d'une vaste culture.

Messes noires

Les racines du mal de Maurice G. Dantec est également un policier qui débordé des frontières, la science-fiction y est omni-

Maurice G. Dantec

présente par le biais d'une informatique généralisée, et la culture une donnée qui va de soi ; mais l'humour ne vient pas ici se coller avec l'horreur et aucune atrocité ne nous est épargnée ! Cette brique de plus de six cents pages commence en 1993 sur le délire d'un psychotique, Andreas Schaltzmann, convaincu d'une conspiration générale des forces du mal, sorte de néo-nazisme. Le Christ lui ordonne de se nourrir de sang pour se régénérer et échapper au complot... Inutile d'insister n'est-ce pas ? Darquendier (plus familièrement et significativement appelé Dark), le narrateur, inventeur d'une intelligence artificielle qui fonctionne comme le cerveau humain (c'est-à-dire avec une logique qui n'est pas toute mathématique et qui doit compter avec une certaine part de chaos et — pourquoi pas ? — d'inconscient), découvre à l'aide de la dite neuromatrice que le psychotique enfin arrêté ne saurait être l'auteur de tous les assassinats qu'on lui attribue : des détails dans le déroulement des crimes permettent en effet à l'ordinateur de détecter deux profils types de tueurs et donc deux séries de meurtres différents.

À l'aube de l'an 2000, quelques générations de logiciels plus tard (le temps passe vite en ce domaine), après de nombreux rapports d'autopsie détaillés et bien des aléas, dont l'incrédulité générale du système judiciaire qui préfère imputer tous les crimes à Schaltzmann (entre autres parce que c'est si simple d'avoir, comme chez Daniel Pennac, un bouc émissaire sous la main !), l'informaticien-neuro-physicien et sa machine à penser finiront par dépister un réseau de meurtriers particulièrement diabolique, dont les membres rivalisent d'imagina-

tion pour faire souffrir le plus longtemps possible, physiquement et psychologiquement, « le matériel humain » qu'ils sacrifient à leur sombre mystique. Et si Darquendier, inspiré en cela par sa neuromatrice contaminée par la psychose de Schaltzmann, réussit à semer la zizanie à la tête du réseau et à faire en sorte qu'elle s'autodétruit, il sait bien à la fin que les racines du mal sont toujours vivantes. L'excitation douteuse qu'il ressentait à se mesurer à ses sombres adversaires ne se nourrissait pas uniquement d'altruisme,

il en est conscient, ce qui ne lui laisse guère d'illusion sur le fond de la nature humaine. Très freudien comme constat.

Sombre et pessimiste (il va de soi que même l'histoire d'amour ne connaît pas un dénouement heureux), *Les racines du mal* est lui aussi un roman bondé de références culturelles. Ici, l'histoire, la philosophie et la physique quantique tiennent le rôle joué chez Daniel Pennac par la littérature et le cinéma ; quant au religieux, il s'illustre dans un ésotérisme qui fait référence aux mystiques des grandes religions, comme la Kabbale juive. C'est la mémorisation et, surtout, la synthèse de toutes ces données qui a permis à l'ordinateur intelligent de comprendre où venaient en venir les tortionnaires, bourreaux et autres désaxés du sinistre réseau, qui entendaient entamer le troisième millénaire avec un noir éclat. Comme quoi les leçons du passé pourraient permettre à l'humain d'éviter les bourdes du présent ! **NS**

1. *Monsieur Malaussène*, par Daniel Pennac, « Blanche », Gallimard, Paris, 1995, 545p. ; 29,95 \$.

2. *Les racines du mal*, Maurice G. Dantec, « Série noire », Gallimard, 1995, 635 p. ; 15,95 \$.

« Doctor Schizzo a été conçu avec une base de connaissances colossale, dont la plupart des Livres Sacrés de toutes les grandes religions du monde. Ce soir-là, alors qu'il compilait les données recueillies dans la journée, il a de nouveau été pris d'une crise aiguë de mysticisme, liée au 'psycho-virus Schaltzmann'. La chose s'est déroulée de façon quelque peu différente de la fois précédente. Ce soir-là, une sorte d'interpolation chaotique a pris possession du champ de conscience, une entité hybride, inconnue à ce jour. Quelque chose d'intermédiaire entre Schaltzmann et mon double. L'équilibre semblait instable. L'image sur l'écran oscillait sans cesse, dans un 'morphing' désaxé, la voix de la machine présentait la même caractéristique. Je me suis dit sur le moment que c'était un effet du vaccin antiviral que se programait le système. »

Les racines du mal, Maurice G. Dantec, Gallimard, p. 404-405.

« Une demi-heure plus tard, Gervaise se trouvait étendue sur une table à cadavres fraîchement nettoyée, et son ami Postel-Wagner constatait que oui, elle était bel et bien porteuse d'avenir. »

Monsieur Malaussène, Daniel Pennac, Gallimard, p. 387.

« — Ce n'est pas bon, monsieur Malaussène, pas bon du tout. « D'autant moins que là encore Madame mon instruction comprend parfaitement mes mobiles. Ce qui ne signifie pas qu'elle approuve les actes ('je suis mère mais je suis juge'), non, elle se contente de comprendre... Au Magasin je venais déjà l'enfance martyrisée, à Belleville je combattais le racisme et volais au secours du troisième âge, en massacrant Saint-Hiver je protégeais la virginité de Clara, et dans la peau de J.L.B. je me battais pour la Littérature... Quant aux six prostituées assassinées... Madame mon instruction ne nourrit aucun préjugé contre la prostitution, certes... mais elle comprend parfaitement qu'un esprit tant soit peu religieux puisse réagir violemment à la vue d'images saintes greffées sur la peau du vice. »

« — Ce qui vous perd, monsieur Malaussène, c'est le sens du sacré. Vos mobiles sont si limpides... »

Monsieur Malaussène, Daniel Pennac, Gallimard, p. 410.